

« Soit, monsieur Fischer, soit, nous acceptons. C'est une dette d'honneur que je contracte, et j'espère bien être en mesure de l'acquitter un jour. »  
« Bien, bien, dit le brave homme tout attendri, partez, ne vous inquiétez pas de cela songez à vous, à votre art, à votre fortune. Je ne demande qu'à ne pas mourir sans avoir la consolation de vous revoir et de vous entendre encore. »

Aucun détail du voyage de Mozart en Italie n'a échappé aux biographes. On sait qu'à Vérone, à Milan, à Mantoue, à Florence, à Naples, il reçut des ovations, qu'il fut chanté par les poètes, qu'on frappa des médailles à son effigie, qu'à Rome et à Bologne les plus célèbres professeurs déclarèrent n'avoir rien à lui apprendre. Frappé des formes et de la correction d'une antienne à quatre parties que n'eût pas reniée Palestrina, le père Martini, savant musicien, l'appellait *l'illustre maître*, et Adolphe Hasse, surnommé par les Italiens le *divin Saxon*, disait, après avoir entendu un opéra et une cantate, dans lesquels probablement il se retrouvait lui-même, disait. « Cet enfant nous fera tous oublier. »

Jusqu'en 1781, époque à laquelle il retourna à Vienne pour s'y fixer, Mozart ne cessa d'aller et de venir d'un pays dans un autre. Le nombre de ses compositions était considérable. Il avait composé des opéras italiens, des opéras allemands des cantates, de la musique d'église, des symphonies, des concertos, des quatuors, et promettait déjà un maître dans tous les genres. Hormis en France, il avait partout causé une émotion extraordinaire. Si sa fortune eût seulement approché du retentissement qu'avait son nom, il eût eu l'opulence d'un prince. Cependant il repartit à Vienne à peu près aussi pauvre qu'il en était parti.

Sur les instances d'une comtesse et d'un prince, Joseph II se décida enfin à le nommer son maître de chapelle et à lui demander un opéra pour la cour. *L'Enlèvement au sérail* fut composé. Cet opéra eut un succès prodigieux. Mozart fut proclamé par les musiciens eux-mêmes le plus grand artiste de son temps.

Douze années s'étaient écoulées depuis son départ pour l'Italie avec son père, et dans ce laps de temps comble par les voyages, les travaux et les soucis, au fond de sa mémoire, toute surprenante qu'elle était, bien des souvenirs avaient fait naufrage.

Un jour, sans être le moins du monde troublé par la partition de l'homme qui en ce moment même accordait son piano, ni par le bruit des conversations de sept ou huit visiteurs, il composait sur le coin d'une table. Par intervalle ses doigts s'arrêtaient, ses lèvres jetaient un mot au vol, ses regards allaient au hasard d'un objet à un autre.

À diverses reprises, le visage de l'accordeur fut ainsi au bout de ses yeux. D'abord il n'y prit point garde. L'instant d'après il y retourna. Il lui sembla ensuite que les traits de ce visage ne lui étaient pas inconnus. Puis il fut évident à son air rêveur et à la mobilité de ses yeux qu'il était préoccupé d'un souvenir et cherchait à quel instant

et à quelle circonstance de sa vie il devait le rapporter.

Cet accordeur était vieux et cassé. De sa periouque en désordre et mal mise s'échappaient, par-ci, par-là, des mèches de cheveux jaunâtres. Ses sourcils pesants, ses traits gros et affaissés, son teint rouge, son œil en dessous, l'arc de ses lèvres minces, lui donnaient une physionomie particulièrement sombre, amère, morose. Jusque dans le laisser-aller de son habillement, sinon malpropre, du moins excessivement pauvre, on devinait l'un de ces hommes qui par mépris et par dégoût, arrivent à faire litière de la répugnance d'autrui.

Sa besogne terminée, il rangea ses outils dans un étui de cuir, abassa le couvercle du piano, puis, d'un air honteux, farouche, essaya de gagner la porte derrière les causeurs qui l'aisaient cercle autour du maître. Mozart l'arrêta.

— Attendez donc, bon vieillard, lui dit-il.

À cette parole amicale, le pauvre homme frémit de la tête aux pieds. Il se retourna, chancela, sembla comme ébloui.

— Que vous est-il dû ? lui demanda Mozart.

— Monsieur le maître de chapelle de Sa Majesté Impériale, balbutia l'accordeur de plus en plus troublé. Rien, peu de chose, je ne suis pas resté longtemps. Vous me donnerez un thaler.

— Un thaler ! fit Mozart en plongeant la main dans son gousset. Allons donc ! un brave homme comme vous ne peut se dé ranger pour un thaler.

Et il lui offrit une poignée de floins.

L'effet de cette libéralité fut tout autre que celui qu'on devait en attendre. Une soude de révolte crispait les traits du vieillard. Il recula d'un pas, agita les lèvres, parut sur le point de s'emporter. Puis non moins vivement, ses muscles se détendirent, sa colère s'éteignit. Il se borna à dire d'une voix tremblante, profondément altérée :

— Maître, remettez, de grâce, ces floins dans votre poche. De l'Empereur lui-même, je ne recevrais pas un kreutzer de plus que ce que mérite ma peine.

Non moins ému que surpris, Mozart lui donna un thaler et le laissa partir.

Ce mélange de pauvreté et d'orgueil fut critiqué par les uns et raillé par les autres. Mozart, lui, ne vit là matière ni au blâme, ni à la raillerie.

— Cet homme, dit-il, n'a probablement pas été toujours ce que vous le voyez. Quelque catastrophe l'aura courbé, abattu. Tout à l'heure, on pouvait croire que sous ces chairs flasques, sous ces traits déprimés, se cachait une âme éteinte. Un éclair enna soudain jailli, et ne l'avez-vous pas remarqué ? sa taille s'est redressée, sa figure a laissé paraître du feu, une expression presque noble. Je me suis rappelé ces ruines auxquelles un rayon de soleil redonne pour un instant la vie.

Il quitta son siège, arpenta sa chambre et devint si songeur, si soucieux, que ses amis, peu après, croyant s'apercevoir qu'ils étaient gênants, levèrent la séance et le laissèrent seul.

CHARLES BARBARA

(à continuer.)